Le tas de fumier

Lorsqu'on amasse les déjections d'animaux, les détritus et la paille souillée en un gros tas, leur fermentation produit de la chaleur.

Rares sont ceux qui s'en approchent d'assez près pour la remarquer à cause de l'odeur putride qui s'en dégage. La fille, elle, l'avait remarquée et, par cette nuit gelée d'hiver, elle s'était terrée profondément dans la fange tiède, sans se soucier de la puanteur qui l'entourait. De toute façon, le fumier ne sentait pas plus mauvais que tout ce qu'elle avait connu jusqu'alors, les restes de nourriture récupérés en fouillant dans les arrière-cours, les porcheries dans lesquelles elle se faufilait pour dormir, et son corps lui-même, si sale, mal nourri, mal aimé et ingrat.

Il aurait été difficile de définir son âge. Menue

et très pâle, elle avait l'air effrayé des enfants habitués à la maladie, mais son corps décharné et sous-alimenté faisait deviner sa puberté naissante. Elle devait sans doute avoir douze ou treize ans, personne n'aurait pu en jurer, pas même elle, qui n'avait eu ni foyer ni mère et ne se connaissait pas d'autre nom que la Morveuse. Quelqu'un, supposait-elle, avait dû accoucher d'elle, puis lui changer ses langes quand ils sentaient mauvais jusqu'à ce qu'elle réussisse à marcher toute seule jusqu'à la rivière. Mais, dans ses plus anciens souvenirs, la Morveuse avait toujours vécu par ses propres moyens, volant un oignon par-ci, par-là, ou aidant à la récolte en échange d'une nuit à l'étable. Elle tirait tout ce qu'elle pouvait d'un village et déguerpissait avant que les villageois ne la chassent à coups de bâton et de râteau. Les chaumières confortables, le pain chaud, les mères qui bercent avec tendresse leurs bébés étaient des choses qui dépassaient totalement son imagination. Par contre, elle rêvait de manger un navet qui ne soit pas crotté de terre ou de dormir dans une grange qui sente bon la paille fraîche

plutôt que la puanteur aigre des cochons qui pètent quand ils se sont gavés.

Ce soir-là, elle s'était réfugiée dans le tas de fumier tiède et ne fit aucun rêve car elle n'attendait rien de la vie. Son cœur était aussi lugubre et froid que la nuit glacée.

La matinée apporta la pluie qui adoucit le climat et la Morveuse reçut un coup de pied dans le ventre. La faim. Ce que la Morveuse haïssait le plus, c'était la faim. Ou était-ce le froid ? Tout ce qu'elle savait, c'est que la faim et le froid étaient les deux malédictions de sa vie car elle continuait à se réveiller, à marcher, à travailler dans le seul but de calmer les terribles douleurs qu'elles lui causaient.

– Cafard de fumier ! Cafard de fumier ! Sale cafard de fumier puant qui dort dans le fumier !

Les garçons. Dans chaque village, il y avait les garçons. Qui la tourmentaient, se moquaient d'elle, la frappaient, la pinçaient.

Et c'était toujours les plus moches, les plus maigres, les plus sales, les plus stupides, rejetés par tout le monde. Et comme ils avaient trouvé

en elle quelqu'un de plus laid et de plus bête qu'eux, ils la tourmentaient. Dans chaque village. Chaque fois. Elle ferma les yeux.

– Eh, les garçons, allez-vous-en ! Vous me salissez ma cour et mes nouvelles chaussures en cuir espagnol. Allez ouste ! Et toi, fillette, es-tu vivante ou morte ?

La Morveuse ouvrit un œil. Une femme se tenait debout devant elle, une femme ni vieille ni jeune, ni grosse ni maigre, à l'air imposant. Elle avait le nez pointu, le regard perçant et portait une guimpe amidonnée qui faisait des plis.

– Bien, dit la femme. Tu n'es pas morte. Je n'ai pas besoin d'appeler le régisseur pour qu'il t'enterre. Maintenant sors de ce tas de fumier et va-t'en.

La douleur qui tiraillait l'estomac de la Morveuse se fit plus cuisante encore et elle rassembla son courage dans un ultime effort :

– S'il vous plaît, implora-t-elle, pourriez-vous me donner quelque chose à manger avant que je m'en aille ?

– Pas de mendiants dans ce village, allez ouste !

– S'il vous plaît, maîtresse, un peu à manger ?

– Ceux qui ne travaillent pas ne mangent pas.

La Morveuse ouvrit l'autre œil pour avoir l'air énergique et montrer sa bonne volonté.

– Je travaillerai, maîtresse. Je suis plus forte et plus maligne que je n'en ai l'air.

– Assez maligne pour profiter de la chaleur d'un tas de fumier, je vois ça. Qu'est-ce que tu sais faire ?

– N'importe quoi, maîtresse. Et je ne mange pas beaucoup.

Du bout de son nez pointu, la femme décela la faim et calcula le profit qu'elle pouvait en tirer.

– Lève-toi, fillette. Tu me fais penser à un cafard de fumier, allongée comme ça dans ce tas. Lève-toi, Cafard. Il se peut que je te trouve quelque chose à faire.

C'est ainsi que la Morveuse, qui s'appelait à présent Cafard, se leva. La dame pointue lui trouva du travail à faire et la récompensa en lui donnant un morceau de pain sec et une demi-chope de bière amère. Le goût du pain lui plut tant qu'elle resta dormir une autre nuit dans le